

LE XIX^e

Grand siècle des religieuses françaises

Gérard Cholvy

histoire

Le XIX^e
« Grand Siècle » des religieuses françaises

Gérard CHOLVY

Le XIX^e

« *Grand Siècle* »
des religieuses françaises

Artège

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

clairs : 2 052 contre 136, ceci au risque encouru de la prison, de l'exil, de la déportation.

Pour maintenir la vie religieuse, Pierre de Clorivière et Adélaïde de Cicé ont constitué un groupe de « Filles du Cœur de Marie » sans signe distinctif mais en appui aux réfractaires. À Poitiers, mais en 1797, le 27 août, le Père Coudrin, missionnaire, ose faire prendre l'habit religieux à toutes les Solitaires, geste symbolique pour la future Société des Sacrés-Cœurs.

Mais que sait-on des « religieuses schismatiques » qui ont suivi dans leur résistance les prêtres anciens constitutionnels qui n'ont pas été réconciliés au moment du Concordat ? Il en existe à Saint-Pons (Hérault) en 1808. Et sait-on s'il a existé aussi des religieuses ralliées aux anticoncordataires de la Petite Église ?

Le devenir des religieuses ou congréganistes soignantes a été différent. En 1796, à Gaillac (Tarn) les Sœurs de Nevers sont suppliées de reprendre l'hospice. C'était le cas, l'année précédente, à Nevers, pour celles qu'on nommait alors « dames hospitalières ». Les Augustines de l'Hôtel-Dieu de Paris ont traversé la Révolution en habit civil. De même les Trinitaires à l'Hôtel-Dieu de Valence. À Nancy, dès 1796, les Sœurs de Saint-Charles reprennent le services des hôpitaux. Et, de 1795 à 1799, dispersion aidant, les Filles de la Charité ont pu ouvrir 23 maisons, la Terreur terminée. Leur Supérieure générale, la Sœur Dulau est à Paris, en 1797.

Dans ses *Mémoires*, le Lozérien Jean-Antoine Chaptal, devenu Ministre de l'Intérieur, s'attribue tout le mérite du rétablissement officiel de la vie religieuse féminine au lendemain de la Révolution. En effet, le 22 décembre 1800, il autorisa « la citoyenne Dulau, ci-devant supérieure des Filles de

la Charité [...] à former des élèves pour le service des hôpitaux ». Nul doute du moins qu'il n'ait eu une part dans ce mérite. L'ancien titulaire de la chaire de chimie de Montpellier avait pu apprécier autrefois les services rendus par ces filles séculières. Critique de Condorcet, il pensait que celui-ci avait « trop sacrifié à sa théorie sur le perfectionnement indéfini de l'espèce humaine » (janvier 1800). Ce Méridional, comme l'Aixois Portalis, ce « philosophe sans impiété et religieux sans fanatisme¹ » occupe une place centrale dans le rétablissement progressif de la vie religieuse en France. Portalis fit même la leçon à un évêque rigoriste, hostile aux confréries, car « il ne faut pas toucher trop brutalement aux habitudes du peuple ». Quant à Napoléon lui-même, il apprit à distinguer nettement moniales et « religieuses utiles ». « Je ne vois pas d'inconvénient à ce que les anciennes religieuses finissent leur vie en commun et portent, chez elles, les habits qu'elles veulent, mais qu'elles ne fassent point de novices² », ceci, alors que, le 16 octobre 1802, les Filles de la Charité ont été autorisées à porter leur costume, avec la célèbre cornette.

La compagnie de Jésus et l'éducation

Deux anciens jésuites, les PP. de Tournély et Varin eurent l'idée, le premier dès 1796, à Augsbourg, d'un Institut féminin consacré au Sacré-Cœur de Jésus, pratiquant l'Adoration perpétuelle et dont les religieuses vivraient cloîtrées tout en recevant des élèves pour une éducation dotée de fortes exigences. En 1800, à Paris, est admis dans la petite communauté constituée, l'abbé Louis Barat. Celui-ci avait une sœur, Sophie qui désirait se faire carmélite. Elle est née à Joigny, dans l'Yonne, en 1779, et c'est la troisième enfant d'un

tonnelier-vigneron. Dès l'âge de 9 ans, son frère qui est séminariste, l'a initiée au latin – ce qui est exceptionnel pour les filles – et aux humanités. Il lui donne des devoirs qui sont les mêmes que ceux des garçons. Il l'initie aux sciences et aux langues étrangères. Louis, ayant rétracté le serment constitutionnel, fait de la prison. Libéré au début de l'année 1795, il est ordonné clandestinement. Sa sœur, l'ayant rejoint, est initiée, cette fois, aux études bibliques, à l'hébreu, à la théologie et à la patristique. Autrement dit, Sophie Barat a reçu une formation intellectuelle exceptionnelle et, sur le plan spirituel, l'adoration du Sacré-Cœur est destinée à combattre le jansénisme. En 1799, à Rome, Joseph Varin fonde une société féminine les Dilette di Gesù. L'année suivante, il fait la connaissance de Sophie, laquelle, le 21 novembre 1800, à Paris, reçoit, avec trois autres jeunes femmes, la consécration religieuse. C'est la naissance de la Société du Sacré-Cœur. À l'automne 1801, un pensionnat est ouvert, à Amiens, et Sophie y est chargée des hautes classes et de l'instruction religieuse. Les Dames du Sacré-Cœur – qui vont recruter dans les milieux aristocratiques –, reçoivent des élèves qui appartiennent à « des familles distinguées »³. Leur réputation s'accroît : dès 1802, le pensionnat accueille 40 pensionnaires et 160 externes. L'influence des anciens jésuites sur la Société est forte. En 1804, est adopté un plan d'étude ambitieux. L'objectif est bien la reconquête des milieux dirigeants par les femmes. Pas question de passer dans la classe supérieure si l'élève n'a pas les capacités suffisantes en grammaire et orthographe. La littérature vient après. Catherine de Charbonnel est maîtresse des études à Amiens en 1804, et Cécile de Cassini, la fille du célèbre physicien-cartographe, enseigne la physique. Précis est l'emploi du temps. *Esther* est jouée en 3^e, *Athalie* en Seconde. La culture

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dans le Lot, ces Béates ont nom Mirepoisines. Dans le Tarn ? on ne sait. Dans le Rouergue (Aveyron), avant 1789, des Sœurs de l'Union ou du Travail manuel formaient à la lecture et au travail des filles de la campagne dans un certain nombre de paroisses. Après la Révolution, à Saint-Geniez, une Jeanne Massabuau, qui vient d'une famille honorable, apprend à lire, écrire, les prières et les travaux d'aiguille. Dans les débuts de l'Empire, elle fait le catéchisme à l'église, préparant à la première communion. Quelques-unes de ses élèves vont ouvrir des écoles. Parmi celles-ci, Julie Chauchard, née à Cruejouls en 1793, « pieuse fille » très jeune dans son village. En 1810, elle enseigne arrivant à loger jusqu'à 20 pensionnaires. En 1819, à Rodez, elle obtient le Brevet de Capacité... c'est la future Mère Marie du Bon Pasteur, fondatrice des Sœurs Minimées du Saint-Cœur de Marie, en 1844. Un témoignage littéraire qui date de 1976, se fait l'écho d'une tradition : « Deux religieuses qu'on appelait les sœurs de Sainte-Agnès. Elles étaient vêtues comme les autres femmes de leur âge sauf qu'au lieu d'une coiffe, elles portaient une sorte de cornette [...] et un crucifix d'argent attaché à un cordon noir ornait leur corsage. L'une d'elle vivait dans sa famille⁷. » N'oublions pas la Lozère où le Préfet, en 1811, signale l'existence de ces pieuses filles et dont *La Croix de la Lozère*, du 29 février 1889, rappelle le souvenir : « Vous souvient-il du temps où dans chaque village se trouvait une pieuse fille au costume sévère à qui petits et grands disaient tous : ma sœur ! – Déjà ce temps s'éloigne, ceux qui se souvenaient vont faire place à des jeunes qui n'auront pas vu. Qui dira tout le bien que firent jadis les « Sœurs de village » ? – Une robe noire d'étoffe commune, un châle de même couleur, un bonnet d'une simplicité sévère, tel était le costume des sœurs. Consacré par la tradition, il avait longtemps défié et les caprices

de la mode et les empiétements de la vanité. La sœur ne portait point de bijoux, mais sur sa poitrine brillait une croix d'argent suspendue à un ruban noir. – Ce costume, presque monastique, semblait vouer celle qui le portait à personnifier dans le village la piété, la modestie, le dévouement. – On l'appelait « ma sœur », car l'humble fille devait se montrer comme la sœur de tous, surtout des pauvres, des malades et petits enfants.

« En ce temps-là [...] la sœur apprenait à lire, à écrire et à compter. Nous ne parlons pas du catéchisme qui occupait dans le programme la place importante qui lui revient de droit. – À certaines époques, pendant le carême ou le mois de mai, la cloche de l'école se faisait entendre le soir. Hommes et femmes, jeunes et vieux, tous venaient écouter la lecture pieuse que faisait la "Sœur" et réciter la prière. »

Dans quelle aire géographique cette réalité est-elle présente ? Nous avons un indice, il existe dans une commune au nord de Montpellier, Saint-Martin de Londres, une « Rue de la Sœur »...

Dans l'ancien diocèse d'Alet (aujourd'hui dans l'Aude) le célèbre évêque janséniste, Pavillon, s'était préoccupé dès la fin du XVII^e siècle, de trouver des maîtresses d'école. Il donne un règlement à des « Régentes fixes » passant neuf mois de l'année dans les paroisses de campagne : enseignement, soin des pauvres et des malades, pas de vœux mais toujours ensemble par deux. Leur existence est attestée à la veille de la Révolution, dans une quinzaine de paroisses sous le nom de « sœurs noires ». Que sont-elles devenues ensuite ?

En Armagnac, les « Benoîtes » étaient présentes dans beaucoup de villages de Gascogne, célibataires ou veuves, choisies par la paroisse et recevant un salaire. Outre leur rôle pour les cérémonies funèbres, dans quelle mesure jouaient-elles

le rôle des pieuses filles rencontrées ailleurs ? En Pays-Basque, la dernière benoîte est morte en... 1990. L'*audere serora* se rencontrait, en nombre, dans la première moitié du XX^e siècle. Son rôle était alors limité à l'église et aux offices. Dans le passé, c'est-à-dire avant la présence congréganiste ?

Et que sont devenues les « Pizzoches » de Corse qui, appartenant au Tiers Ordre de saint François, vivent chez elles mais mènent une vie dévote et portent un costume religieux ? Elles sont très nombreuses au XVI^e ⁸, quelque peu l'équivalent des Béguines de la Flandre.

On est mieux renseigné sur un vaste réseau de « bonnes sœurs » dans l'Ouest armoricain. Un rapport du Recteur de l'Académie de Rennes nous apprend, qu'en 1817, « les recteurs [c'est-à-dire les curés] suppléent au défaut d'instituteurs par des filles que l'on nomme bonnes sœurs qui donnent aux enfants des deux sexes quelques notions de lecture et d'écriture et leur apprennent le catéchisme... ces filles rendent de réels services ». Mais « cette ressource manque dans un grand nombre de cantons du Finistère et des Côtes-du-Nord », remarque qui suppose néanmoins l'existence de l'institution dans ces deux départements. Le même recteur parlant des « bonnes sœurs des campagnes » du Morbihan donne les raisons pour lesquelles les paysans leur confient leurs filles : elles se contentent d'une faible rétribution, elles ont des mœurs pures et bénéficient de la confiance du clergé. De plus, elles « enseignent souvent en breton » ce qui témoigne d'une étroite identité à tout un ensemble culturel alors très résistant.

Leur rôle dans le monde rural

Claude Langlois a montré comment ces tertiaires (de saint

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

congrégation compte 3 180 membres, dont plus d'un millier hors de France. La même remarque vaut pour Saint-Paul de Chartres, avec ses 1 200 membres en France métropolitaine. Au-dessus de 1 000 encore la Présentation de Marie du Bourg-Saint-Andéol (1 400), La Trinité de Valence (1 150) et les Servantes de Marie d'Anglet (1 000). Sans doute les Sœurs de Saint-Maur et... le grand Sacré-Cœur (environ 1 500 en France seulement). Qu'en est-il en effet des « religieuses » ? Il est encore plus difficile de répondre à la question. En 1900, les seules Ursulines de Chavagnes-en-Pailliers étaient au nombre de 1 311 dont 1 231 en France. Ce nombre avait triplé depuis 1835. Les Ursulines d'Angèle de Merici étaient environ 4 000 en 115 monastères. Mais combien de Carmélites, de Trappistines, de Clarisses, de Bénédictines, de Dominicaines ?...

Les données sont aussi imprécises concernant les diocèses. Ainsi, en 1861, Claude Langlois donne pour celui de Montpellier, le chiffre de 980. Or, un dénombrement retrouvé aux Archives nationales, fait mention de 1 288 religieuses pour la même année (AN F20-729) : il inclut, il est vrai, les contemplatives et place en tête... les Filles de la Charité, au nombre de 201, devant une congrégation locale, Notre-Dame Auxiliatrice, 146 sœurs.

C'est alors, alors seulement, que la sœur (congréganiste) est présente au village. « La sœur » ? À vrai dire, le modèle de la sœur unique ne se rencontre que dans le Nord, le Nord-Est, et, partiellement, le Nord-Ouest du pays. En 1871, à Pontmain (Mayenne) lors des apparitions, il est, de fait, question de « la sœur ». Claude Langlois avance une raison : cette présence unique serait liée à la France alphabétisée. Mais, vers 1860, le taux le plus élevé de présence congréganiste en zone rurale se rencontre en Vivarais (Ardèche) où l'on trouve des sœurs présentes dans 70 % des communes du département. Il s'agit de

communautés à deux ou trois sœurs, que l'on sait polyvalentes et, de ce fait, davantage appréciées des populations et de leur pasteur. À partir de 1 200 habitants, la communauté est de quatre sœurs, un nombre qui passe à cinq dans les bourgs de 1 800 âmes et plus. Soulignons toutefois que l'Ardèche, le département « le plus haché de la République » au dire de son premier préfet, est une région aux communications particulièrement difficiles, les rigueurs du climat venant s'ajouter aux obstacles venant du relief. C'est aussi la raison principale, en lien avec la ferveur d'un diocèse où la présence protestante est un stimulant, du nombre si considérable de Maisons-Mères.

Ceci nous conduit à une présentation géographique de la densité congréganiste, avec cette réserve des lacunes d'une documentation qui dépend en partie des études réalisées à ce jour. Par ailleurs, le petit nombre de fondations dans tel ou tel diocèse ne conduit pas nécessairement à la stérilité vocationnelle. On ignore en effet les entrées dans les grandes congrégations fondées dans des diocèses voisins, ou, par exemple, chez les Filles de la Charité. Claude Langlois a noté cependant l'existence de trois régions constamment déficitaires, le Bassin Parisien et sa périphérie ; le Poitou, le Limousin et les Charentes ; la Provence. À l'opposé, l'Ouest, le Massif Central, l'Est-lorrain et les Alpes ont de forts recrutements.

La géographie congréganiste : Nord, Île-de-France, Paris

L'Enfant Jésus de Lille (1825-1828) est une congrégation diocésaine à l'essor important au cours du siècle : 300 sœurs en 50 maisons en 1854 ; 840 en 140 maisons en 1902. En 1826,

naît, à Douai, la Sainte-Union des Sacrés-Cœurs, congrégation enseignante présente à la fin du siècle, avec quelque 850 membres dans les diocèses de Cambrai (132 écoles), Arras (18) et Soissons (5). La Sainte-Famille d'Amiens – issue des initiatives de Madame Jacoulet, à Besançon, est devenue indépendante en 1836 avec son propre noviciat : 761 sœurs et 305 écoles en 1892. Cette congrégation a fondé à Toulouse, en 1853, elle est ainsi à l'origine de la Sainte-Famille de Toulouse, autonome en 1875. Le Précieux sang d'Arras vient de la fusion, réalisée en 1854, de cinq communautés, à la fois hospitalières et enseignantes. Les Franciscaines missionnaires de Notre-Dame de Calais proviennent d'une union analogue de sept maisons du Pas-de-Calais : 75 sœurs en 1853, mais 500 trente années plus tard avec ses 40 maisons au service des malades et de l'éducation des enfants. C'est à Amiens, qu'en 1820, madame de Bonnault d'Houët, née Victoire de Bengy, fonde les Fidèles Compagnes de Jésus, à l'essor considérable, en France et hors de France après 1830. Vocation à l'enseignement et au-delà du primaire : en 1895, en Australie, la congrégation ouvre un Collège de formation pédagogique pour l'enseignement catholique. Elle compte alors un millier de membres et une soixantaine de maisons, dont Paris. C'est à Paris qu'Eugénie de Smet, sur le conseil du curé d'Ars, fonde, en 1856, la Société des Auxiliatrices des Âmes du Purgatoire, d'orientation caritative et médico-sociale. Elle est présente en Chine à partir de 1867.

Mais la fondation, sans doute la plus riche d'avenir, est, à Paris, celle des Dames de l'Assomption (1839) par une Messine, âgée de 22 ans, Marie-Eugénie Milleret. Rien qui l'ait préparée à entrer en religion, avec un père déiste, dans l'esprit des Lumières, et franc-maçon. La famille – la mère Eugénie de Bron

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pauvre. Il ne faut pas oublier la grande congrégation de Saint-Joseph de Lyon qui compte plus de 2 500 membres en 1878.

On notera toutefois que cette abondance des couvents à Lyon n'a pas été sans susciter des réactions hostiles lors de la Révolution de 1848 : ainsi la maison des Franciscaines de la Propagation de la foi est-elle saccagée, les métiers à tisser, où sont occupées des orphelines, ayant été détruits, victimes de l'hostilité d'ouvriers souffrant de la concurrence.

À l'origine des Sœurs de Marie-Joseph au Dorat (Cantal), spécialisées, à partir de 1841, dans le service des prisons centrales, se trouve une ouvrière emprisonnée sous la Terreur, Charlotte Dupin : elle a découvert la misère du monde carcéral et, après sa libération, visite les détenus. Les « Charlottes » sont d'abord quelques pieuses filles. En 1826, elles sont agrégées aux Sœurs de Saint-Joseph avant de devenir une congrégation indépendante et spécialisée.

Née à Neuville-sur-Saône en 1797, Clémence Morel, issue d'une famille aisée, se heurte à l'opposition de ses parents lorsqu'elle veut entrer comme hospitalière à l'Hôpital de l'Antiquaille. Elle fonde néanmoins la Providence Sainte-Pélagie à l'origine (1842) du Refuge de Notre-Dame de Compassion.

Lorsque l'évêché de Belley est créé, séparé de Lyon, Saint-Joseph de Bourg se sépare de Saint-Joseph de Lyon. En 1831, les Sœurs forment les institutrices du Puy-de-Dôme. La congrégation compte près de 2 000 sœurs en 1870 en près de 250 maisons dont une partie hors de France. À Lagnieu, dans l'Ain, Caroline Boudet, une veuve, est à l'origine de la Congrégation de l'Adoration perpétuelle du Sacré-Cœur (1824) qui suit la règle de Saint-Benoît, unissant contemplation et vocation enseignante.

Saint-Joseph du Bon Pasteur de Clermont est issue des

Saint-Joseph du P. Médaille. En 1880, les 600 sœurs œuvrent dans plusieurs diocèses, avec leurs écoles, asiles, refuges, orphelinats et présence dans les hôpitaux.

La Miséricorde de Billon, Notre-Dame-La-Montgré à Chamalières (1835), Sainte-Marie de l'Assomption (1836), les Oblates du Cœur de Jésus, de Louise-Thérèse de Montaignac (1874), composent les autres congrégations de ce diocèse de Clermont.

Les diocèses du Puy et de Saint-Flour sont de ces chrétientés où la présence des sœurs est naturelle. On sait Saint-Joseph du Puy à l'initiative de congrégations qui ont pris leur indépendance. En 1823, Claudine Thévenet est à l'origine de la congrégation de Jésus-Marie qui essaime à Lyon en 1824. Dans la Haute-Loire, en 1878, les sœurs sont au nombre de 728. Les Demoiselles de l'Enfant-Jésus (XVII^e siècle) au nombre de 450 assurent la formation des Béates. Le Puy est le siège de sept Maisons-Mère. Au diocèse de Saint-Flour, outre Saint-Joseph, siègent l'Instruction chrétienne de l'Enfant Jésus d'Aurillac ; les Petites Sœurs des Malades de Mauriac (1860) ; la Sainte-Famille d'Aurillac.

L'Ardèche est le diocèse qui a donné naissance au plus grand nombre de congrégations nouvelles. Sait-on que les Dames de la Retraite au Cénacle – le « Cénacle » – y ont leur origine, à La Louvesc – cette paroisse qui a conservé le corps de saint François-Régis, le missionnaire-jésuite du XVII^e siècle ? En 1821, l'abbé Terme, curé d'Aps, avait fondé la congrégation enseignante de Saint-Régis. Thérèse Couderc en est la supérieure locale et assure l'accueil spirituel des femmes au sanctuaire, ce que font les missionnaires diocésains pour les hommes. Les Exercices de saint Ignace sont proposés aux retraitantes. En 1836, Saint-Régis restant enseignante, la

Séparation a lieu et deux décennies difficiles commencent. La fondatrice est écartée. Le Cénacle fonde à Lyon, à Paris, à Montpellier... En 1878, il compte 1 244 membres, sans les auxiliaires.

C'est de même en Ardèche, à Saint-Martin l'Inférieur, qu'en 1824, le P. Marie-Joseph Chiron donne naissance à Sainte-Marie de l'Assomption, présente à Clermont en 1836. Plusieurs congrégations de Saint-Joseph ont leur origine dans le diocèse de Viviers : du Cheylard ; des Vans – de Marie-Thérèse Castanier (515 sœurs en 1878) ; de Saint-Étienne de Lugdarès ; de Saint-Félicien ; de Vesseaux. En 1839, naît la Sainte-Famille de Vagnas dont la Maison-Mère sera transférée ultérieurement à Saint-Gervais-sur-Mare (Hérault). En 1878, la Présentation de Marie du Bourg-Saint-Andéol, compte 1 436 sœurs. Une *Convention entre la Supérieure [...]* et les *Demoiselles pensionnaires dudit couvent [Bourg Saint-Andéol]* datée du 12 février 1826 atteste d'un conflit en voie d'apaisement : « Moi Marie Rivier m'oblige [...] 1/ d'effacer sur le catalogue d'examen les zéros ; 2/ de faire détruire le catalogue des mauvais points de 1825 ; 3/ d'accorder un pardon général. En contrepartie les pensionnaires prennent divers engagements dont celui de « recevoir avec reconnaissance les avertissements », d'observer la règle du silence, celles de la politesse... Aussi pourront-elles mériter un « A » sur le bulletin. » Qu'en déduire sinon que gérer des « demoiselles » devrait être autrement plus difficile que des filles de la campagne ! Les Sœurs Lioud sont à l'origine de la Providence d'Annonay. Deux congrégations à Saint-Pierre-ville et à Tournon sont placées sous le vocable du Sacré-Cœur de Jésus.

Du diocèse de Mende (Lozère) ne serait-il née aucune congrégation ? (Cl. Langlois). Or Meyrueis est bien en Lozère et, en 1835, là est née la Doctrine chrétienne. Par ailleurs, en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le programme de la semaine est de quatre journées de travail collectif et trois jours libres pour du travail personnel. En 1838, 100 ha sont cultivés. Dans son rapport à l'Amiral Duperré, Mère Javouhey souligne que « Les Noirs ne sont sourds ni à la voix de la morale et de la religion, ni à celle de la civilisation ; fils d'un père commun, ils sont hommes comme nous. Ceux de Mana vivent sans trouble [...] sous l'ordre d'une femme qui n'a que la force morale » (10 avril 1838). Dans l'été 1838, 50 ha de terres sont attribuées, à part égale, à 85 familles. Des esclaves affranchis sont engagés pour sept ans. Lamartine, devenu le Président de la Société pour l'abolition de l'esclavage, ne ménage pas son soutien, de même que Victor Hugo, Louis Blanc, Ledru Rollin, Victor Schoelcher. En 1842, est ouverte une salle d'asile, l'ancêtre de nos écoles maternelles. Pour autant, l'opposition extérieure ne désarme pas, à Autun bien sûr, voire sur place : le Préfet apostolique de la Guyane dénonce une femme qui s'est laissée « mystifier et a donné tête baissée dans les rêves des utopistes du jour ». En 1843, Mère Javouhey quitte la Guyane.

La congrégation continue de grandir : en 1844, elle a 150 novices et postulantes dont la plupart ne paient pas de dot. Cette année-là, 22 sœurs sont demandées en Guadeloupe. Le conflit demeure avec l'évêque, mais « nous avons de puissants amis à Rome » (1847) et en France en la personne du nonce Fornari.

Lorsque l'abolition de l'esclavage est votée (27 avril 1848), à La Mana, on crie « Vive notre chère Mère Générale ! » Ces esclaves libérées voteraient bien pour elle, mais, le suffrage universel qui vient d'être rétabli, est un suffrage masculin.

En 1849, est fondé le Noviciat de Paris avec l'achat, rue du Faubourg Saint-Jacques, d'une immense maison, soit 450 000 francs payables en sept années. Mais il faut attendre 1870 pour que se fasse le transfert de la Maison-Mère, de Cluny à Paris.

En 1866, la congrégation compte 1 533 professes. Anne-Marie Javouhey est morte en 1851 alors que sa congrégation comptait plus de 1 000 sœurs, dont 300 en mission. Pour le roi Louis-Philippe « Madame Javouhey, mais c'est un grand homme ! »... le plus bel éloge, qu'*alors*, un homme faisait d'une femme forte et voyageuse intrépide.

En 1901, la congrégation est forte de 3 808 membres avec 385 maisons dont 136 seulement en France. Elle est présente sur tous les continents.

Des congrégations missionnaires

La Congrégation de Saint-Joseph de l'Apparition, fondée, à Gaillac (Tarn) en 1832, par Émilie de Vialar, peut être considérée comme la première congrégation missionnaire *spécialisée*, Saint-Joseph de Cluny et Saint-Paul de Chartres, ayant leurs activités essentielles en France. Dès 1835, les Sœurs de l'Apparition arrivent en Algérie où le frère d'Émilie, Augustin, est devenu colon. Puis ce sera la Tunisie (1842), Chypre en 1844 et Malte en 1845. De 1844 à 1880, le nombre des fondations sur le pourtour méditerranéen s'élève à vingt-neuf. Leurs classes gratuites ou payantes accueillent « un grand nombre de juives et même quelques mauresques » (1837). Pour cette congrégation, aussi, l'entente est parfois difficile avec l'évêque, en l'occurrence Mgr Dupuch à Alger.

Les Sœurs Bleues de Castres, dont la Supérieure devient l'émule d'Émilie de Vialar, sont sollicitées dès le début des années 1840. C'est vers l'Afrique Noire que leur implantation se fait dans le Golfe de Guinée (1847) à l'appel de l'abbé Bessieux, futur Vicaire Apostolique des Deux Guinées (1847, Gabon) ; le Sénégal en 1848. Par la suite, Savorgnan de Brazza,

l'explorateur du Congo, sera l'un des grands amis des Sœurs Bleues.

Les Sœurs des Sacrés-Cœurs de Picpus sont au Chili à partir de 1838, avant de gagner le Pacifique avec Sœur Rouchouze, la nièce du vicaire Apostolique des Iles Sandwich (1842), Honolulu (1854).

Les filles de Claudine Thévenet, Religieuses de Jésus-Marie de Lyon, arrivent en Inde anglaise en 1842. La Présentation de Marie est au Canada en 1853. En 1851, Saint-Joseph d'Annecy est à Yanaon, l'un des Cinq Comptoirs de l'Inde. Cinq années auparavant, les sœurs arrivaient dans l'Inde anglaise. Et, dès 1857, les Sœurs y ouvrent un noviciat pour y former des sœurs indiennes agrégées. Former des sœurs asiatiques venait de loin : en 1674, Mgr Lambert de La Motte avait fondé les Amantes de la Croix, une promotion pour des citadines avec l'adoption de la cornette blanche des religieuses. Ce qui semblait alors beaucoup plus difficile en Afrique, voir impossible – c'était vrai aussi pour les prêtres – ne l'était pas ou moins. Sœur Benjamin Le Noël de Groussy, Supérieure pour la Province d'Asie, des Sœurs de Saint-Paul de Chartres, de 1859 à 1884, œuvre pour que les sœurs indigènes soient sur le même pied en Indochine où elle ouvre un noviciat en 1870. Néanmoins les sœurs indigènes ne sont pas religieuses de chœur. Elle y devient un personnage historique, fonde les hôpitaux de Saïgon, My-Tho et Bien-Hoa. Saint-Paul de Chartres présente en Cochinchine en 1860, l'est au Japon (1878), au Tonkin (1883), en Corée (1888), en Annam (1889), au Siam (1898), en Chine (1900), au Laos et aux Philippines en 1904 : on voit bien que l'implantation n'est pas liée à la seule colonisation française ou autre. Ainsi Saint-Joseph de Chambéry est présente au Brésil à partir de 1858, une Province y est même érigée en 1873. L'œuvre est reconnue : à la mort de Mère Marie-Théodore (Voiron), en 1925, les pèlerins

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

communales publiques tenues par des sœurs ? Si le législateur a été intransigeant pour les hommes (loi Goblet de 1886) il a admis que le remplacement des sœurs pourrait attendre leur départ en retraite, ce qui, localement, ne s'est produit que peu avant 1914, s'agissant des écoles publiques.

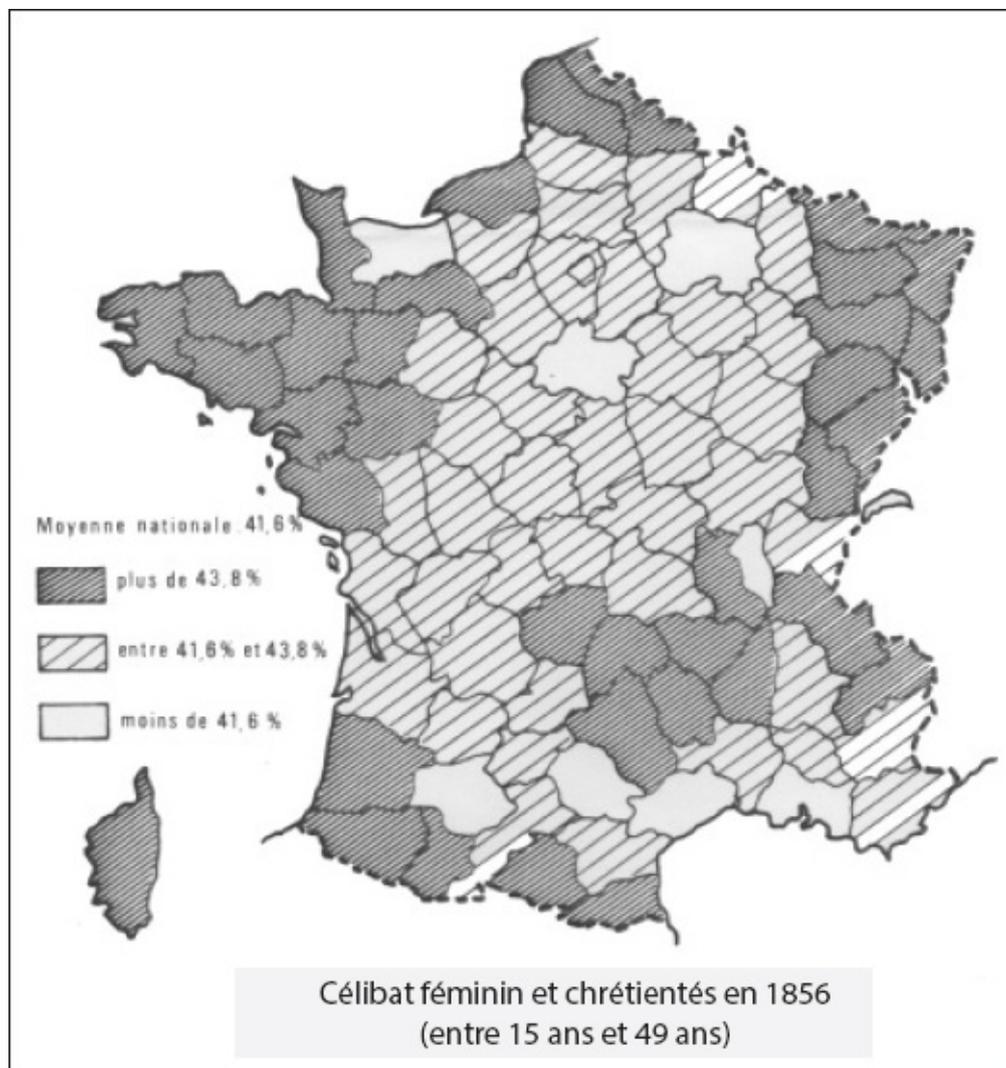
Quelles sont les raisons du succès des congrégations ? Elles ont tout d'abord répondu à des besoins : la santé, le soin des malades dans les hôpitaux, une tradition de l'Ancien Régime, reprise – voire même non interrompue – aux lendemains de la Révolution française : l'accueil des malades, des pauvres et des enfants, en milieu urbain, dans les Providences et autres lieux. Demande précoce aussi, celle qui vient de Messieurs les Curés et desservants qui ont besoin des sœurs dans la paroisse et ses écarts : elles rendent de multiples services à l'église – durant les offices, pour l'entretien des autels, pour les catéchismes, pour les ouvroirs, les visites aux familles, les veillées de prière... tout ceci correspond aux besoins traditionnels des communautés.

Mais les congrégations répondent aussi à des besoins nouveaux. Le premier, c'est l'instruction primaire perçue, de plus en plus, comme utile aux filles et à laquelle sont joints, parfois, des travaux d'aiguille... Savoir lire au moins, puis lire et écrire, compter ; donner une instruction plus relevée dans les bourgs et les villes aux filles des notables. Pour ces besoins nouveaux, nous avons vu la réponse donnée par des congrégations spécialisées : les Garde-malades, ce qui implique les veilles de nuit.

Ces demandes émanent des communautés locales, du clergé bien entendu, mais encore des pouvoirs publics, sous-préfets, préfets, ministres, sensibles aussi à la stabilité et à des coûts financiers moindres dans les hôpitaux.

Pour les satisfaire il y faut un recrutement abondant. Celui-ci repose largement sur l'assentiment social, celui des familles et

celui des intéressées, les jeunes filles. Pour bien situer ce recrutement, on peut le comparer à la carte du célibat féminin que donne la *Statistique générale de la France* pour 1856, femmes âgées de 15 à 48 ans.



Il est aisé de remarquer que l'importance de ce célibat correspond presque toujours aux « pays de chrétientés »..., à la future Carte Boulard de pratique religieuse de la France cent ans plus tard. Dans le Morbihan, entre 1830 et 1835, 3 000 filles se marient chaque année, 1 000 sont appelées à rester célibataires : tiers-ordres et congrégations représentent 20 à 25 % de ce total. Des exceptions ? On peut s'interroger sur quelques cas : la Corse, l'Ariège, les Pyrénées Orientales dont nous savons qu'il s'agit de départements ayant ignoré la naissance de

congrégations nouvelles.

Mais le trait commun à toutes ces « chrétientés » c'est la fécondité maintenue, une forte fécondité, alors que croît l'espérance de vie. Le contraste est ici emblématique entre un département comme l'Hérault et ceux de l'Aveyron, de la Lozère ou de l'Ardèche. Dans le premier cas, la crise de dénatalité affecte les régions viticoles : le vin se vend bien dès lors que le réseau ferré en permet l'expédition autour de 1860. Agrandir son lopin de terre, c'est le rêve de l'ouvrier agricole puis du petit propriétaire, et, le diviser, lors de l'héritage, c'est la crainte des moyens et des grands propriétaires. De là, la généralisation des pratiques de limitation volontaire des naissances. À l'inverse, la force de travail des enfants, dans les montagnes pauvres et de polyculture vivrière, est une richesse : la famille nombreuse y est courante et honorée. Au début du XX^e siècle, l'Hérault et le Var sont au dernier rang national pour les familles de 7 enfants et plus, la Lozère au premier rang. En 1900, la France compte 32,9 religieuses pour 10 000 habitants, l'Ardèche 75,5, le Maine-et-Loire 68,4, la Creuse 12,2 : la Creuse où l'exode rural masculin vers Paris est ancien et les populations « déchristianisées » (en partie en raison du retour périodique des migrants) ou peu christianisées. Les diocèses où les créations de congrégations étudiées par Claude Langlois ont été inexistantes ou rares, sont quasi tous les diocèses de pratique religieuse déprimée tels La Rochelle, Angoulême, Périgueux, Fréjus, Agen... Vers 1880, le taux de recrutement pour 10 000 habitants est de 2 pour la Creuse, 5 pour l'Yonne, 6 pour l'Hérault, mais 20 pour la Loire-Atlantique et 31 pour l'Aveyron, cette « Bretagne du Midi » (Pie IX).

Les diocèses de chrétienté disposent de capacités de résistance à la laïcisation (1879-1893) que nous avons pu

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

5. Études dans un cadre régional

- Angélique Cataldo, *La Visitation d'Annecy au XIX^e siècle*, DEA, Université de Savoie, 2002.
- Marie-Odile Cayzac et française Sentenac, *Vocations religieuses féminines originaires de l'Hérault et congrégations de 1800 à 1968*, M.M. Montpellier, 1969.
- Emmanuelle Combet, *Les congrégations féminines dans le diocèse de Chambéry au XIX^e siècle*, DEA, Université de Savoie, 1996.
- Raymond Darricau et Bernard Peyrous, *Le Père Noailles et l'Association de la Sainte-Famille*, CLD, 1993.
- M. Faugeras, « Les vocations religieuses de femmes dans le diocèse de Nantes au XIX^e siècle », *Enquêtes et documents*, Université de Nantes, 1971, vol. 1.
- Claude Langlois, *Les Tiers-Ordres dans le diocèse de Vannes*, Centre d'Histoire du Catholicisme, Lyon, 1972.
- Sur une congrégation fondée à Toulouse, Jean-Claude Meyer, « La Congrégation de Notre-Dame de la Compassion », *RHEF*, t LXXXI (1995), p. 131-144.
- Jean-Marie Périé, *Les vocations sacerdotales et religieuses dans le diocèse de Rodez de 1850 à 1914*, Thèse de 3^e Cycle (s.d. G. Cholvy), Montpellier, 1978.
- Auguste Rivet, « Des Ministres laïques au XIX^e siècle ? Les Béates de la Haute-Loire », *RHEF*, n° 172, janv-juin 1978.
- Michel Tanguy, *L'implantation des congrégations masculines et féminines dans le Finistère, 1790-1902*, M.M. Université de Bretagne Occidentale, 1988.
- M. Vacher, *Des « régulières » dans le siècle : les Sœurs de Saint-Joseph du Père Médaille au XVIII^e et XVIII^e siècle*, 1991.

Sandra Violliet, *La Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry de 1885 à 1914*, M.M. Université de Savoie, 1997.

« Centenaire de la fondation de Saint-Benoît d'En Calcat et de Sainte-Scholastique de Dourgne, 1890-1990 » Colloque historique, *Revue du Tarn*, n° 142, 1991.

Index des congrégations

A

Adoration perpétuelle du Sacré-Cœur (Lyon) 69, 70

Adoratrices de la Justice de Dieu 61

Amantes de la Croix 87

Anges Gardiens de Quillan 77

Annonciades 10, 76

Assomption (Dames de l') 56, 57, 110

Augustines hospitalières 11

Auxiliatrices des Âmes du Purgatoire 56

B

Béates 33, 34, 35, 36, 37, 70, 119

Bénédictines 112

Bénédictines du Calvaire 9

Bénédictines du Sacré-Cœur de Montmartre 59

Bénédictines du Saint-Sacrement 57

Bon Pasteur (d'Angers) 64, 110

Bon Sauveur (de Caen) 65

Bon Secours de Chartres 93

Bon Secours de Clermont 93

Bon Secours de Paris 92

Bon Secours de Troyes 93, 96, 97

C

Cantaous (Sœurs de) 75, 89

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

T

Tarroux (abbé) 78
Terme (abbé) 71
Thérèse d'Avila (sainte) 5
Thévenet (Claudine) 70, 86
Tissié (A.) 111
Tournély (Père de) 21
Turgot 15
Turin (Yvonne) 14, 33, 116

V

Vacherot 107
Varin (Père Joseph) 21, 22
Vatelot (chanoine) 66
Ventura (Père Joaquim) 6
Vernet (M. Sulpicien) 28
Veuillet (Marie) 61
Vialar (Augustin de) 86
Vialar (sainte Émilie de) 52, 73, 86
Villeneuve (sainte Émilie de) 73
Villoutrey (marquise de) 95
Vincent de Paul (saint) 13
Viollet (abbé) 111
Voiron (Mère Marie-Théodore) 87

W

Waldeck-Rousseau 111
Witt-Guizot (madame de) 113

Table des matières

Le legs de l’Ancien Régime

Les sœurs cloîtrées

Les hospitalières

Les enseignantes

Sur le modèle de Monsieur Vincent

L’onde de choc de la Révolution

La mainmise de la nation

La résistance des religieuses

La compagnie de Jésus et l’éducation

Charisme des fondatrices ou les deux Anne-Marie

Anne-Marie Rivier (1768-1838)

Anne-Marie Javouhey (1779-1851)

Le terreau des « Pieuses filles », béates et autres « sœurs des campagnes »

Les Béates du Velay

Les « sœurs des campagnes » et les Menettes

Les différentes incarnations régionales

Leur rôle dans le monde rural

Un « concordat congréganiste » ? (1800-1814)

Une réalité sociale nouvelle

Les conditions de la reconnaissance

Une réalité numérique

L'explosion congréganiste

La géographie congréganiste : Nord, Île-de-France, Paris

La géographie congréganiste : l'Ouest

La géographie congréganiste : l'Est

La géographie religieuse congréganiste : Lyon, Est et Sud du Massif Central, région alpine

La géographie congréganiste : le Midi

De La Mana aux Hirondelles d'Allah

Anne-Marie Javouhey

Des congrégations missionnaires

Les « Hirondelles d'Allah »

Les Garde-Malades

Les origines

L'expansion

La question des ressources financières

Le recrutement

Esquisse d'un bilan

1. Premières lectures

2. Publications principales

3. Sélection de biographies de fondatrices

5. Études dans un cadre régional

Index des congrégations

Index des noms propres

Achévé d'imprimer en avril 2012
Pour le compte des éditions ARTÈGE
par SARL Pulsio, 75 018 Paris